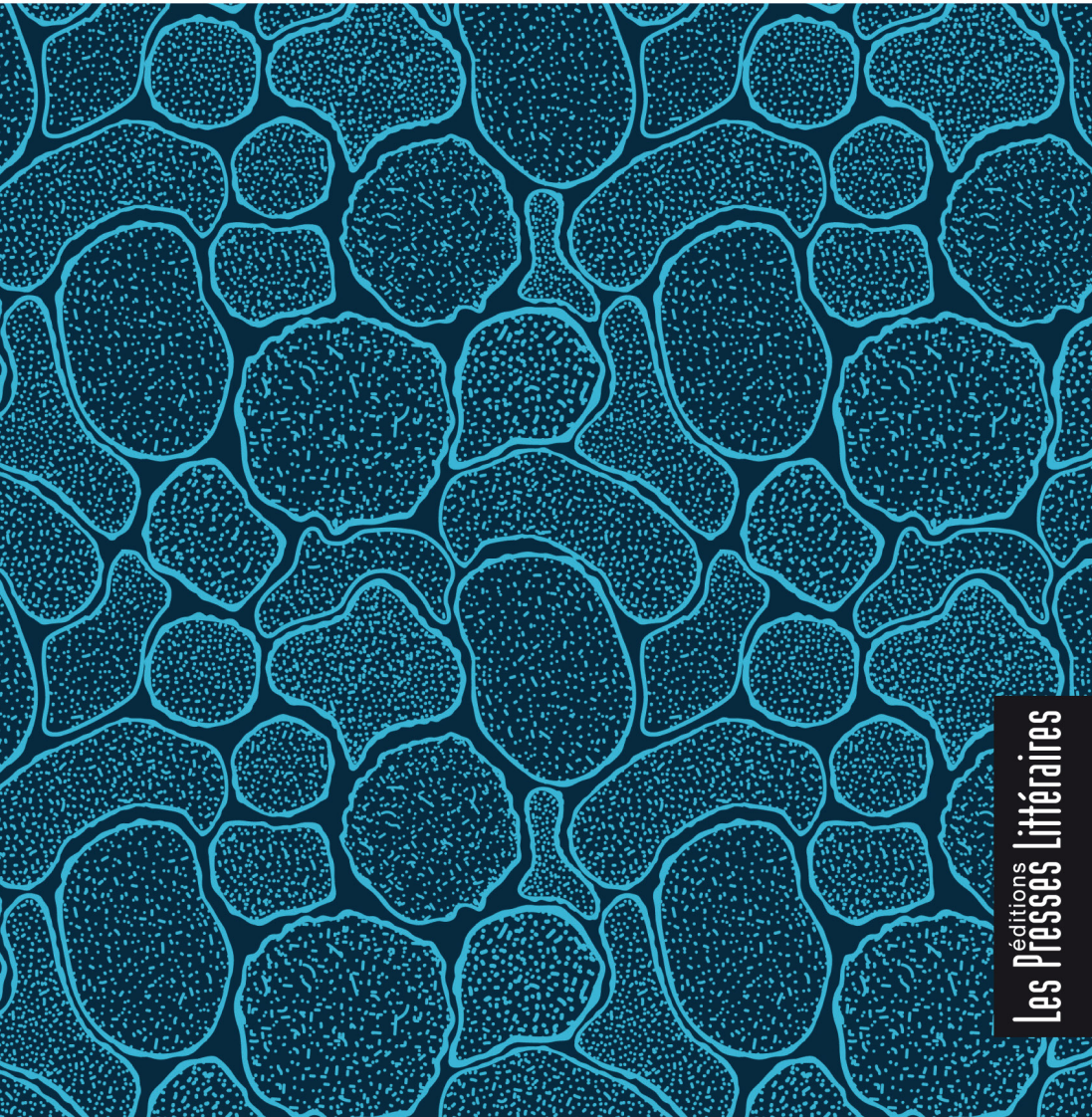
Lydia Morscheidt

Requiem pour une renaissance

roman



éditions Les Presses Littéraires

Requiem pour une renaissance

Illustration de couverture : Shutterstock © Markovka

ISBN : 979-10-310-0589-8
© Lydia Morscheidt – Éditions Les Presses Littéraires, 2019

Lydia Morscheidt

Requiem pour une renaissance

Les Presses Littéraires

1

Le jeune Vincent récupérait vite et se promenait tranquillement dans le parc de la fondation. Il trainait des pieds et se balançait légèrement de droite à gauche, démarche typique des adolescents. Il sortit un paquet de cigarettes de sa poche et s'en alluma une vivement, non sans regarder autour de lui par crainte d'être surpris. Il savait que c'était interdit, surtout quelques jours seulement après son opération.

Le professeur était là, Vincent le sentait, il l'observait par la fenêtre de son bureau à travers les voilages. Il continua à marcher en cachant sa clope dans la main, même si la fumée le trahissait. Cela l'amusait. Il vit un écureuil, petit, brun, minuscule, au pied d'un pin parasol. Ils s'examinèrent puis l'animal grimpa à toute vitesse tout en haut de l'arbre. Vincent le voyait parfaitement, il pouvait discerner ses minuscules yeux noisette, ses oreilles comme taillées en ailes de chauve-souris, les poils de sa queue en panache, d'une couleur un peu plus caramel que le reste de son corps. L'animal criait doucement, en une sorte de gémissement plaintif comme celui d'un chat mais avec un chiffon dans la gueule. Vincent percevait ses muscles, bougeant sous la brillance de sa fourrure. Il sourit. Le parc était sublime en cette journée de printemps et Vincent appréciait ce qu'il voyait, il n'en perdait pas une miette.

Des rosiers de toutes les tailles et de toutes les couleurs encadraient le cheminement en pierre et irradiaient sous le soleil. Jusqu'alors il n'avait jamais pu voir de telles couleurs, le jaune éclatait et Vincent s'imaginait des soldats peindre les roses en rouge comme dans *Alice au pays des merveilles*. Les buissons et les arbres, gigantesques, apportaient de la fraîcheur. Sans nul doute que le parc était ancien tout comme la grande bâtisse de la fondation.

Vincent était en convalescence depuis une semaine, suite à une greffe de la cornée qui l'avait sauvé de la cécité. Aujourd'hui, il voyait, sans avoir mal, sans être gêné, sans que le soleil ne l'éblouisse. Il avait une vision nette des moindres détails du sol sur lequel il marchait, il voyait les nervures des feuilles des arbres, leur nuance de couleur, leur frémissement sous le vent. Pour autant qu'il s'en souvienne, il n'avait jamais vu aussi bien, aussi précisément. Il n'en avait rien dit au professeur, juste l'essentiel, qu'il voyait.

L'adolescent avait toujours eu mal aux yeux, le kératocône dont il était atteint depuis la petite enfance l'avait empêché d'avoir une scolarité normale. Au bout de quelques années avec une auxiliaire de vie scolaire et des heures aménagées, il avait quitté définitivement le cursus « normal » pour étudier chez lui avec des outils sonores. Il avait développé son ouïe et ses parents lui avaient permis de faire de la musique et de développer son sens auditif qui lui, fonctionnait à merveille. Avant la greffe, il voyait trouble, comme au travers d'une vitre en zone de brouillard mais il entendait divinement bien. Il adorait les sons, la musique, les voix. Il surfait sur les phonèmes comme un artiste sur sa toile.

Et voilà qu'aujourd'hui il voyait. Il percevait d'une autre manière qu'en écoutant. Sa capacité à entendre était sublimée par sa capacité à discerner. Il avait le sentiment d'être devenu un surhomme, une sorte de cyborg comme Neil Harbisson qui entendait les couleurs grâce à une puce nommée « eyeborg ». Cette dernière lui permettait de transformer les couleurs en

sons. Handicapé, comme Vincent, mais achromate, Neil n'avait jamais pu voir les couleurs et grâce à ce procédé, il les captait en les transformant en ondes sonores. Pour la première fois, équipé de son « eyeborg », il avait pu mettre en harmonie des couleurs en fonction de ce que leur son lui apportait comme sensation.

Une coccinelle grimpait docilement le long d'un citronnier et se régalait des pucerons qui avaient élus domicile sur l'arbre. Vincent examinait le manège des insectes et en plus de les entendre marcher à toute vitesse sur les branches, il les voyait, il était en mesure d'observer leurs millions de petits pas rapides sur les branches des rosiers hérissées de piquants. Associée au bruit, son acuité visuelle prenait encore de l'ampleur, il se sentait proche de son environnement comme jamais il n'avait pu l'être. Il savait que cette capacité épaterait ses copains, il pourrait enfin devenir le chef de bande, celui qu'on admire et qu'on imite. Et toutes ces années de railleries, parce qu'il se prenait la chaise ou butait dans les autres élèves ou les meubles, aujourd'hui, il s'en fichait. Vincent savait intimement que la vengeance n'ouvrirait aucun regard nouveau sur le handicap, que c'était peine perdue, qu'il fallait utiliser ce nouveau pouvoir pour être plus fort, plus puissant mais au service de l'art ou du bon. Il s'imaginait déjà comme un super héros délivrant le bien et combattant le mal.

Des bruits de voix interrompirent ses pensées, il quitta sa contemplation de la coccinelle. Sa mère marchait le long du chemin, soupirait et transpirait sous son pull à col roulé. Elle avait encore grossi et son souffle bruyant exprimait ses difficultés à gravir la pente pourtant faible. Rouge et essoufflée, elle embrassa rapidement son fils avant de se jeter sur le banc en pierre pour se reposer. Elle s'assit avec un grand soupir de soulagement, pendant que son époux, plus en arrière, aussi imposant qu'elle mais habitué à se préserver dans l'effort, serrait son fils dans ses bras. Vincent connaissait leur problème de poids mais de les voir ainsi le subjuguait. A l'image du nounours col-

lant mais aimant, s'associait à cet instant la photographie de deux êtres obèses en lutte avec leur corps. Vincent les redécouvrait et ne pouvait s'empêcher de les aimer malgré leur aspect rougeaud et suant.

Il mit de côté et son acuité visuelle et sa capacité étonnante à entendre et se nicha dans sa coque de protection, virtuelle, mais apaisante. Il ne voyait plus et n'entendait plus que l'essentiel. Sa bulle était salvatrice, créée de toutes pièces par son esprit devenu comme schizophrène.

– Bonjour maman.

– Bonjour mon colibri. Ne me dis pas que tu comptes rester là encore longtemps, c'est une expédition de venir ici.

– Je sais, Thuès les Bains n'est pas facile d'accès, mais le jeu en vaut la chandelle non ?

– Bien sûr, le décor est sympa une fois dans l'enceinte de la résidence, mais le coin est sombre, encaissé dans les montagnes, pas une âme une fois sortie du parking. Ce centre me fout les jetons, je n'y peux rien.

– Maman, ce n'est qu'une convalescence, je vais bien, bientôt je pourrai rentrer. Je dois faire au mieux et je suivrai les conseils du professeur, c'est promis.

Son père, remis de ses efforts, assis tout au bord du banc, plaqua ses mains bruyamment sur ses cuisses comme pour se donner de la contenance mais surtout pour qu'on l'entende.

– En tout cas, pour moi, c'est un vrai miracle, raconte-nous comment tu vois ?

– Je vois sans doute comme maman et toi. Je peux voir les couleurs, les arbres, les cailloux, les plantes, les animaux et surtout je ne suis plus ébloui par la lumière. Je suis souvent fatigué en fin d'après-midi et je dois aller dormir comme si la sollicitation était trop importante et que mon corps était crevé.

– Et tu ne t'ennuies pas trop ici ?

– Oh non papa, je crois qu'observer ce qui m'entoure est la meilleure des occupations ! Par contre, je ne dirais pas non si vous m'emmeniez un livre… Depuis l'âge de onze ans, je n'ai pas ouvert un bouquin…

Pendant que Vincent échangeait dans le parc avec ses parents, le professeur considérait le paysage par la fenêtre de son bureau. L'air absent, ses yeux pointaient au loin sans réellement voir ce qui se déroulait en dessous. Il réfléchissait. Les expériences précédentes sur les yeux n'avaient pas été aussi concluantes, il devinait qu'il touchait au but. Cela ferait, il le pressentait, un élève de plus pour son école. Il avait été bien plus loin qu'une simple greffe de cornée, ni Vincent, ni sa famille ne s'en doutait.

Il avait réuni deux êtres, qui, en plus du partage d'un organe, allaient fusionner leur art, leur capacité, pour mieux les sublimer.

Le donneur de Vincent était une femme, une sœur de la communauté des Sœurs de la Divine Providence de Saint Jean de Bassel en Moselle. « Les femmes apôtres » étaient singulières et contrairement à d'autres communautés, plus fermées, elles se déplaçaient à la rencontre des autres, échangeaient et devisaient avec les laïcs. Elles prodiguaient leur parole à travers leurs actes et notamment par leurs cours de soutien scolaire ou de jardinage ouverts à tous.

Le professeur avait tout lu sur leur site internet afin de mieux connaitre sœur Anna, le donneur de choix, et son environnement.

Née en Allemagne en pleine Forêt Noire, elle était arrivée en France vers l'âge de quinze ans. Elle avait intégré la communauté vers vingt ans et avait, jusqu'à sa mort, été une artiste extraordinaire, cachée, dévouée à son culte et aux autres, toujours bienveillante. Toute sa vie avait été consacrée à Dieu et à son art. Elle peignait, reproduisait, copiait. Elle maniait le pinceau divinement, chaque peinture était un don sublime, « un cadeau du ciel » disait-elle.

Sœur Anna avait passé la majeure partie de sa vie à repeindre à l'identique des toiles telles que *Le déjeuner sur l'herbe* d'Edouard Manet ou *Le moulin* de Claude Monet, ou encore du Van Gogh ou même du Frida Kahlo. Elle affectionnait les im-

pressionnistes comme Camille Corot ou Edgard Degas et adorait reproduire leurs toiles. Des commandes de copies venaient de Lorraine mais aussi d'Allemagne, voire même de Russie. L'argent récolté avait fait le bonheur de la communauté et de tous ceux que les sœurs aidaient par leurs actions et les projets qu'elles soutenaient.

Sa chambre de nonne était une ode à la peinture, la mère supérieure avait fini par lui octroyer un atelier afin de la désencombrer. Elle peignait sans cesse et une des rares fois où elle se déplaça, cela lui fut fatal. Décédée subitement d'un accident de la voie publique à quarante trois ans, sœur Anna laissait tout un couvent dans la tristesse. Un chauffeur ivre l'avait percutée à un arrêt de bus alors qu'elle partait réaliser des achats pour ses peintures.

« *Le don est un acte d'amour* », voilà ce qu'avait écrit sœur Anna à l'attention de ses amies du couvent.

Sur le fichier national d'attente de greffe, Vincent attendait patiemment son tour, mais il était loin d'être le premier de la liste et n'était pas prioritaire.

La prouesse du professeur était d'avoir réussi à pirater le système de l'Agence de la biomédecine et à modifier le grand loto de la vie. Toutes demandes de greffes confondues, quatre cent quatre-vingt-deux personnes étaient décédées en France en 2012, faute d'obtenir un greffon dans les temps. Il n'avait fait qu'inverser quelques noms, permettre la survie à certains et pas à d'autres. Il avait fait un choix que la machine n'était pas en mesure d'accomplir.

La loi permettait de déroger au principe de l'anonymat en cas de nécessité thérapeutique, les médecins du donneur et du receveur, dans ce cas, étaient les seuls ayant accès aux informations permettant l'identification de ceux-ci. Pour tous ses patients, il avait fait fi de la nécessité vitale et, en effet, entrer dans le fichier national d'attente avait certes été compliqué mais il y était parvenu. Serge, le jeune hacker qu'il avait embauché et payé très cher pour l'aider dans ce boulot, travaillait d'ailleurs toujours pour lui, genre de génie, junkie, seul et coupé de sa fa-

mille. Le Savant ressemblait à un gamin, chevelu, avec une voix d'enfant n'ayant jamais mué et une paire de lunettes rondes.

La première fois que l'idée avait germé, le professeur était en fac de médecine. Fasciné par les Near Death Experience ou Expérience de Mort Imminente, il aimait associer les connaissances techniques et médicales et des évènements plus mystiques, inexplicables et mystérieux.

Longtemps captivé par les sensations consécutives à une mort clinique et notamment la dé-corporation, le tunnel, la lumière, la rencontre avec l'infini voire le divin, il avait rencontré des patients ayant vécu une expérience de mort imminente et dont la conscience, selon lui, avait survécu à la mort. Il avait largement adhéré aux théories selon lesquelles la conscience pouvait exister indépendamment de l'activité cérébrale, c'est-à-dire après le décès. Au-delà du fait qu'après la mort clinique, comme après un arrêt cardiaque, le cerveau conserve une activité physiologique résiduelle, il provoque des sensations et des perceptions liées au sentiment d'être mort.

Son mentor, le docteur Pim Von Lommel avait même conclu après des années de recherches que la conscience perdurait malgré l'absence d'activité neuronale dans le cerveau. Il assurait que la conscience existait indépendamment du cerveau, qu'elle recevait des informations, comme un récepteur, un peu comme une radio mais sans émettre forcément. Cette théorie avait poussé le professeur dans ses propres recherches et il avait continué dans cette voie à l'écart des sceptiques et des neuroscientifiques qui expliquaient entièrement les Expériences de Mort Imminente par des causes physiologiques ou psychologiques.

La sonnerie du téléphone interrompit ses pensées, il répondit promptement. Son quatrième patient, hospitalisé depuis six mois, était enfin sortant. Il était de loin son préféré, le plus prometteur. Il sourit et s'assit dans son fauteuil, les mains jointes sur le ventre, visiblement heureux. Il observa son bureau en bois noir, bien trop grand pour lui et l'usage qu'il en avait. En forme

de haricot, plus large sur le côté gauche, comme pour recevoir du monde autour de la table, ce bureau assombrissait terriblement la pièce. Il fallait qu'il en change.

La résidence était vétuste et les façades auraient mérité d'être ravalées. Les murs extérieurs s'effritaient et les encadrements des fenêtres laissaient entrevoir le bois, vieux et moisi. Mais le professeur ne souhaitait pas vraiment rénover les lieux. La devise, « pour vivre heureux, vivons cachés » lui convenait à merveille. Il souhaitait rester libre de ses mouvements dans le centre et ne pas livrer la totalité de ses activités à l'extérieur, pas pour le moment.

Ancien centre de rééducation fonctionnelle, la structure avait été fermée, trop isolée dans la montagne, trop éloignée des plateaux techniques nécessaires à la rééducation des personnes en situation de handicap. Recentrer sur Perpignan la majorité des centres du département, qu'ils soient situés dans la montagne ou au bord de la mer, avait été un choix progressif, sur dix années. La bataille des salariés, des politiques, souhaitant conserver les bassins d'emploi contre l'avis des autorités de tarification en recherche d'économies en période de crise avait fait rage durant presqu'une décennie. La délocalisation avait eu lieu, malgré tout. On ne lutte décidément pas contre celui qui paye.

Le professeur l'avait compris et, avec son argent, il racheta les locaux de Thuès que personne ne voulait, sinistre bicoque à flanc de montagne. Il ne toucha pas aux extérieurs des bâtiments, sauf les jardins, et remodela totalement les immenses locaux à la sauce prof, archi-modernes et high tech.

Pendant les deux ans que durèrent les travaux, il fit la navette entre Montpellier où il exerçait son métier de médecin chirurgien cardio-vasculaire et les Pyrénées-Orientales où il supervisait les travaux. Il n'avait quasiment rien gardé de l'architecture intérieure des lieux, sauf les bains, en sous-sol, d'immenses bassins alimentés par l'eau de source venue directement du flanc de la montagne contre laquelle était adossé l'établissement.

Lorsqu'on se rendait aux piscines par les escaliers de service, on longeait la source qui traversait l'intérieur de la résidence et s'écoulait le long de la rampe de l'escalier un peu comme dans un musée ou une grotte que l'on visite sur une passerelle. On pouvait même toucher l'eau le long de la petite cascade, faire la course avec elle, la boire ou simplement la regarder et l'écouter s'enfuir.

De l'intérieur, le centre de convalescence pour « greffés » était immaculé, aseptisé, totalement domotisé. Portes automatiques robotisées, entrées des chambres à reconnaissance digitale, chauffage régulé, robot purifiant d'air, on voyait peu d'humains, sauf les patients. Une structure économe en énergie et intelligente, totalement réglable à distance, voilà ce qu'avait souhaité le professeur. De son bureau ou de son domicile, il était capable de gérer ses contenus multimédias et de surveiller à distance sa « boutique » grâce aux systèmes d'alarme et de télésurveillance. Seules les fenêtres restaient « vieilles », en apparence, car il avait fait modifier les vitrages et les fermetures sans que cela puisse être visible de l'extérieur.

Le professeur se leva doucement et se dirigea vers la porte. Il se mouvait avec lenteur. Peu enclin au sport, il avait consacré toutes ces années à ses études, son travail et ses recherches sans penser réellement à faire de l'activité physique ou construire une vie de famille.

C'était un homme plutôt petit, dans les un mètre soixante, cheveux fins et rares laissant apparaitre une belle calvitie. Ventripotent, il était affublé d'immenses pieds, taille quarante huit, des pieds biens trop grands par rapport à sa taille. Il remonta ses lunettes carrées sur son nez et pénétra dans le couloir.

Celui-ci était immense, longeant toute la façade nord de la résidence. Adapté aux fauteuils roulants des précédents habitants, il était large mais peu lumineux malgré les grandes fenêtres garnissant tout un côté. Les dalles plombantes en PVC au sol rendait l'espace encore plus grand et surtout silencieux. Seul Vincent pouvait reconnaitre les sons étouffés d'une personne